

dernière année, les Iroquois l'attaquèrent avec tant de constance et d'opiniâtreté, qu'il y avait peu de jours où ils ne donnassent aux colons quelque alarme, et que, presque sans cesse, on les avait sur les bras. Il est vrai que, dans ces attaques journalières, les Iroquois perdirent bien des hommes; mais, comme leur nombre était incomparablement plus grand que celui des colons, et qu'ils avaient toujours de nouveaux guerriers pour remplacer ceux qui étaient morts dans les combats, leurs forces n'en étaient pas affaiblies, au lieu que celles des autres diminuaient de beaucoup, à mesure que les pertes réduisaient de plus en plus leur petit nombre. Au mois de mai, ils s'approchèrent de Villemarie et commencèrent par attaquer quelques maisons où des colons étaient logés. Ils pillèrent celle du meunier, ainsi qu'une autre, et cela à la vue et à la portée de la voix du Fort; ce qui arriva, sans doute, à l'occasion du fait que nous allons rapporter.

## XIII.

A Villemarie, Boudart est massacré par les Iroquois et sa femme prise.

Un brave et pieux colon, Jean Boudart, qui, en 1642, avait épousé, à la Rochelle, Catherine Mercier, l'un et l'autre d'une vertu solide, et dans l'usage de s'approcher très-souvent des sacrements, furent les deux premières victimes immolées, en 1651, par la fureur de ces barbares. Boudart, étant sorti de sa maison avec un nommé Jean Chicot, l'un et l'autre se voient surpris tout à coup par huit ou dix Iroquois, qui se mettent à les poursuivre. Chicot, dans sa fuite, se cache sous un arbre qu'on avait sans doute récemment abattu, et les Iroquois, sans chercher alors à le retirer de là, courent à la suite de Boudart, qui se dirigeait à toutes jambes vers sa maison. Arrivant assez près, il rencontre sa femme et lui demande si le logis est ouvert. "—Non, lui répondit-elle, je l'ai fermé." "—Ah! s'écrie alors Boudart, voilà notre mort à tous deux: fuyons promptement." Se mettant donc l'un et l'autre à courir pour regagner la maison, la femme, qui ne pouvait tenir pied à son mari, demeura derrière lui et fut prise par les barbares. Boudart, déjà près de la maison et presque sauvé, attendri par les cris et la voix de sa femme, revient aussitôt sur ses pas pour la délivrer. Il tombe sur les Iroquois, si rudement à coups de poing, que ces barbares, ne pouvant se débarrasser de lui ni le faire prisonnier, finissent par le massacrer sur le lieu même. Quant à la femme, ils lui conservèrent la vie afin de la faire périr, au milieu des plus cruels supplices, dans leur pays; car c'était leur coutume de ne point tuer sur-le-champ leurs prisonniers, à moins qu'ils ne se vissent contraints par la nécessité de conserver leur propre vie.

## XIV.

Action hardie de trois Montréalistes pour secourir Boudart et sa femme.

Cependant les cris de Jean Boudart et de sa femme ayant donné l'alarme aux colons, Charles Le Moync, Archambault et un autre accourent.